CHAPITRE LXIV

Le spectacle des jardins de César avait sensiblement dégarni les prisons. On continuait, il est vrai, à poursuivre et à emprisonner les gens suspects d'être affiliés à la superstition orientale, mais les chasses à l'homme, de plus en plus rares, n'avaient plus pour objet que d'alimenter les spectacles, qui, d'ailleurs, touchaient à leur fin. Le peuple, rassasié de sang, montrait une anxiété toujours croissante, provoquée par l'étrange conduite des condamnés. Les appréhensions du superstitieux Vestinus troublaient toutes les âmes. Dans la foule, on contait des choses toujours plus extraordinaires sur les représailles qu'allait exercer la divinité chrétienne. La fièvre typhoïde qui, des prisons, s'était propagée par la ville, avait augmenté l'inquiétude générale. On voyait des enterrements fréquents et l'on répétait que de nouveaux piacula étaient nécessaires pour apaiser ce dieu inconnu. Dans les temples, on sacrifiait à Jupiter et à Libitine. Et, malgré les efforts de Tigellin et de ses acolytes, grossissait chaque jour la rumeur que la ville avait été brûlée par ordre de César et que les chrétiens étaient innocents.

Justement pour cette raison, César et Tigellin ne voulaient point suspendre les persécutions ; et afin de calmer le peuple, de nouveaux édits avaient prescrit des distributions de blé, de vin et d'huile d'olive ; pour venir en aide aux habitants, on avait publié des prescriptions facilitant la reconstruction des maisons, réglementant la largeur des rues et les matériaux à employer pour se prémunir contre un nouvel incendie. César lui-même assistait aux séances du Sénat et délibérait avec les Pères conscrits pour le plus grand bien du peuple et de la Ville. Mais nulle grâce ne fut accordée aux condamnés. Le maître du monde voulait, avant toutes choses, convaincre le peuple qu'une répression aussi inouïe ne

© Les Belles Lettres

pouvait atteindre que les vrais coupables. Pas une voix ne s'éleva au Sénat en faveur des chrétiens, car nul ne se souciait d'attirer la colère de César ; au surplus, les gens clairvoyants affirmaient que, mise en pratique, cette doctrine ébranlerait les bases mêmes de la domination romaine. Seuls les mourants et les morts étaient rendus à leur famille, car la loi romaine ne permettait pas de se venger sur les morts.

Vinicius se consolait à la pensée que, si Lygie mourait, il irait reposer auprès d'elle dans son mausolée familial. Il n'avait plus le moindre espoir de la sauver, et lui-même, presque détaché de la vie, entièrement absorbé en la pensée du Christ, ne songeait à s'unir à elle que dans l'éternité. Sa foi était devenue incommensurable et l'éternité lui semblait plus réelle et présente que toute sa vie passée. Comme dépouillé de son enveloppe corporelle, aspirant à la libération complète de sa propre âme, il souhaitait l'affranchissement des mêmes entraves pour sa bien-aimée. Il se voyait avec Lygie, la main dans la main, rejoignant le ciel où le Christ les bénirait et leur permettrait d'habiter dans une clarté calme et majestueuse comme la lumière de l'aurore. Il suppliait seulement le Christ d'épargner à Lygie les tortures du cirque et de la laisser mourir paisiblement dans la prison, car il était bien convaincu qu'il mourrait en même temps qu'elle. Cependant, il se disait que, devant cette mer de sang, il n'avait même pas le droit d'espérer que seule elle serait préservée. Pierre et Paul n'ont-ils pas dit qu'eux-mêmes mourront de la mort des martyrs ? La fin de Chilon sur la croix l'avait convaincu que la mort par le martyre peut elle-même être douce ; aussi désirait-il qu'elle arrivât également pour eux deux, comme le passage d'une vie triste et pénible à un monde meilleur.

Parfois, il savourait d'avance la vie d'outre-tombe. La mélancolie qui régnait dans leurs âmes à tous deux avait perdu cette amertume qui les avait consumés et se transmuait peu à peu en un serein abandon à la volonté divine. Naguère, Vinicius résistait au courant, luttait et souffrait ; à présent, il s'y abandonnait complètement, ayant foi qu'il serait ainsi porté vers le repos éternel. Il devinait que Lygie se préparait, elle aussi, à la mort, et que leurs âmes, malgré les murs de la prison qui les séparaient, s'avançaient maintenant de concert ; et il souriait à cette pensée comme à un bonheur.

© Les Belles Lettres

De fait, ils s'acheminaient dans un tel accord qu'on eût dit qu'ils se voyaient, qu'ils échangeaient longuement chaque jour leurs pensées. Lygie non plus n'avait aucun désir, aucun espoir, sinon l'attente de la vie d'outre-tombe. La mort lui apparaissait non seulement comme la délivrance de cette horrible enceinte de la prison, ainsi que des mains de César et de Tigellin, non seulement comme le salut, mais encore comme le jour béni de son union avec Vinicius. En face de cette certitude indéracinable, le reste perdait toute importance. Après la mort devait commencer pour elle un bonheur infini, et elle attendait cette heure comme une fiancée attend l'heure des épousailles.

Le même puissant torrent de foi, qui arrachait de la terre et portait au-delà de la tombe tant de milliers de ces premiers adeptes, s'était emparé d'Ursus. Longtemps, lui aussi, il n'avait point voulu se résigner en son cœur à voir mourir Lygie. Mais chaque jour leur parvenaient les échos de ce qui se passait dans les amphithéâtres et les jardins, où la mort semblait le sort inéluctable réservé à tous les chrétiens, et en même temps un bien supérieur à tous ceux que pouvait concevoir l'esprit d'un mortel. Et Ursus n'avait plus le courage d'implorer le Christ pour qu'il privât Lygie de ce bonheur ou le remît à plus tard. De plus, dans son âme simple de Barbare, il se figurait qu'à la fille du chef des Lygiens devait forcément échoir en partage une plus grande source de joies célestes qu'à la foule ordinaire à laquelle il appartenait, et que, dans la gloire éternelle, une place plus rapprochée de l'Agneau serait réservée à sa reine. Il avait entendu dire, il est vrai, que devant Dieu tous les hommes sont égaux ; mais, au fond de son âme, il était convaincu que la fille d'un chef, et surtout du chef de tous les Lygiens, ne pouvait être assimilée à la première esclave venue. Il s'attendait aussi à ce que le Christ lui permît de continuer à la servir. Pour lui-même, il nourrissait le secret désir d'expirer sur la croix, ainsi que l'Agneau divin. Mais cela lui apparaissait comme un trop grand bonheur, et, bien qu'il sût qu'à Rome la croix était le supplice des pires criminels, il osait à peine demander une telle mort. Il pensait que sans doute on le ferait périr sous les dents des fauves, et cela le chagrinait autant que cela l'inquiétait. Dès son enfance, il avait habité les forêts et, grâce à sa force surhumaine, avant même d'avoir atteint l'âge d'homme, il était devenu fameux

© Les Belles Lettres

parmi les Lygiens. La chasse avait été son occupation favorite, si bien que, quand il s'était trouvé à Rome et qu'il en avait ainsi été privé, il allait errer dans les *vivaria* et les amphithéâtres, pour y jeter au moins un regard sur les fauves connus et inconnus de lui. Leur vue éveillait en lui un irrésistible désir de lutter, et maintenant il craignait que le jour où il lui faudrait se rencontrer avec eux dans l'amphithéâtre, il ne fût assailli par des pensées indignes d'un chrétien, qui doit mourir pieusement et avec résignation. En ceci encore, il s'en remettait au Christ. D'autres pensées, moins sombres, lui étaient aussi une consolation. Il avait entendu dire que l'Agneau avait déclaré la guerre aux forces de l'enfer et aux mauvais esprits, parmi lesquels la foi chrétienne rangeait toutes les divinités païennes. Il pensait que, dans cette guerre, il pourrait être utile à l'Agneau, qu'il saurait le servir mieux que les autres, et il ne pouvait admettre que son âme ne fût pas plus résistante que celle des autres martyrs. Aussi, il priait toute la journée, rendait des services aux prisonniers, aidait les gardiens et consolait sa reine qui parfois lui confiait ses regrets de n'avoir pu, dans son existence trop courte, faire autant de bonnes œuvres que la vénérée Tabitha, dont la vie lui avait été contée par l'apôtre Pierre. Les gardiens de la prison, pleins de respect pour la force effroyable du géant, devant laquelle les liens les plus résistants, les barreaux les plus solides étaient insuffisants, avaient fini par l'aimer pour sa douceur. Souvent, stupéfiés par sa sérénité, ils lui en demandaient la cause ; et Ursus leur parlait avec une conviction si inébranlable de la vie qui l'attendait après la mort, qu'ils l'écoutaient, étonnés, s'apercevant pour la première fois que dans ces souterrains inaccessibles à la lumière du soleil pouvait pénétrer le bonheur. Et, lorsqu'il les engageait à croire à l'Agneau, plus d'un parmi ces hommes se disait que sa besogne était une besogne d'esclave, sa vie, une vie de misère, plus d'un songeait que la mort seule serait le terme de son infortune. Seulement, la mort les emplissait d'une appréhension nouvelle, car ils n'espéraient rien au-delà, tandis que le géant lygien, et cette vierge, semblable à une fleur jetée sur la paille de la prison, s'en allaient allégrement vers la mort comme vers la porte du bonheur.

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXV

Un soir, Pétrone reçut la visite du sénateur Scævinus, qui se lança dans une interminable dissertation sur les temps pénibles où l'on vivait, et sur César. Il parlait si librement que Pétrone, bien qu'en commerce d'amitié avec lui, résolut de se tenir sur ses gardes. Scævinus se plaignait que tout allait à la dérive, que les gens étaient fous, et que tout finirait par un désastre plus terrible encore que l'incendie de Rome. Il affirmait que les augustans eux-mêmes étaient mécontents, que Fenius Ruffus, préfet en second des prétoriens, supportait avec la plus grande contrainte l'odieuse autorité de Tigellin, et que toute la famille de Sénèque était outrée de la conduite de Néron, tant à l'égard de son vieux maître qu'à l'égard de Lucain. Enfin, il fit allusion à l'irritation du peuple et des prétoriens mêmes, dont la plupart étaient du côté de Fenius Ruffus.

« Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda Pétrone.

– Par sollicitude pour César, répondit Scævinus. J'ai, dans les rangs des prétoriens, un parent éloigné, du même nom que moi. C'est par lui que je sais ce qui se passe au camp, où le mécontentement grandit également… Caligula était fou, lui aussi, et qu'est-il arrivé ? Il s'est trouvé un Cassius Chærea… C'était un crime épouvantable et, certainement, personne d'entre nous ne l'approuve ; mais il est certain que Chærea a délivré le monde d'un monstre.

– Ce qui veut dire ceci, répliqua Pétrone : "Je n'approuve pas Chærea, mais c'était un homme providentiel : fassent les dieux qu'il s'en rencontre d'autres comme lui !…" »

Alors, changeant de thème, Scævinus se mit à faire l'éloge de Pison. Il exaltait sa naissance, sa grandeur d'âme, son attachement à son épouse, sa sagesse, son calme et son don vraiment rare de captiver et de séduire les gens.

© Les Belles Lettres

« César n'a pas d'enfants, continua-t-il, et tous voient en Pison son successeur. Sans aucun doute, chacun l'aiderait de toute son âme à obtenir le pouvoir. Il est aimé de Fenius Ruffus, et toute la famille des Annæus lui est absolument dévouée. Plautius Lateranus et Tullius Sénécion se feraient tuer pour lui. De même Natalis, et Subrius Flavius, et Sulpicius Asper, et Afrinius Quinetianus, et jusqu'à Vestinus.

– Oh ! ce dernier ne lui servirait pas à grand-chose, objecta Pétrone. Vestinus a peur même de son ombre.

– Vestinus a peur des songes et des fantômes ; mais c'est un homme avisé, que l'on veut à juste titre nommer consul. Et le fait qu'au fond il réprouve les persécutions contre les chrétiens ne saurait t'être indifférent, à toi, qui as intérêt à ce que prennent fin ces folies.

– Non, pas moi, mais Vinicius, fit Pétrone. À cause de lui, je voudrais sauver certaine jeune fille, mais je n'y parviens pas, car je suis en disgrâce auprès d'Ahénobarbe.

– Comment ? Tu ne t'aperçois donc pas que César te recherche à nouveau et te fait des avances. En voici la raison : il se prépare à retourner en Achaïe, où il veut chanter des hymnes grecs de sa composition. Il a hâte de faire ce voyage, mais en même temps il tremble en pensant à la perfidie des Grecs. Il croit que là lui est réservé ou le triomphe le plus magnifique, ou la chute la plus complète. Il a besoin d'un bon conseil et il sait que personne ne saurait le lui donner mieux que toi. C'est pourquoi tu rentres de nouveau en grâce.

– Lucain pourrait me remplacer.

– Barbe-d'Airain le hait, et, à part lui, il a déjà décidé la mort du poète. Il cherche uniquement un prétexte, car il cherche toujours des prétextes. Lucain comprend qu'il faut se hâter.

– Par Castor ! s'écria Pétrone, c'est possible. Quant à moi, j'ai encore un autre moyen de rentrer en faveur.

– Lequel ?

– Répéter à Barbe-d'Airain ce que tu m'as dit tout à l'heure.

– Je n'ai rien dit ! » protesta Scævinus avec anxiété.

Pétrone lui posa la main sur l'épaule :

« Tu as dit que César était fou, tu as laissé entrevoir Pison comme son successeur probable, et tu as ajouté : "Lucain comprend qu'il faut se hâter." Se hâter de faire quoi, *carissime* ?… »

© Les Belles Lettres

Scævinus pâlit et un moment tous deux se regardèrent dans les yeux.

« Tu ne répéteras pas !

– Par les hanches de Cypris, tu me connais, toi ! Non, je ne répéterai pas. Je n'ai rien entendu, et je ne veux rien entendre… La vie est trop courte pour qu'on se donne la peine d'entreprendre quoi que ce soit. Je te demande seulement d'aller voir Tigellin tout à l'heure, et de causer avec lui durant le même temps qu'avec moi, sur le sujet que tu voudras.

– Pourquoi ?

– Afin que le jour où Tigellin viendrait me dire : "Scævinus a été chez toi", je puisse lui répondre : "Il est venu chez toi le même jour." »

Scævinus brisa sa canne d'ivoire et s'écria :

« Que les mauvais sorts retombent sur cette canne. J'irai chez Tigellin et ensuite au festin de Nerva. Tu y seras aussi ? En tout cas, nous nous reverrons après-demain à l'amphithéâtre, où mourront les chrétiens qui restent !… Au revoir ! »

« Après-demain ! songea Pétrone quand il fut seul. Il n'y a plus de temps à perdre. Ahénobarbe a besoin de mes conseils en Achaïe ; peut-être comptera-t-il avec moi. »

Et il décida de tenter un moyen extrême.

De fait, chez Nerva, César lui-même exigea que Pétrone prît place en face de lui. Il éprouvait le besoin de lui parler de l'Achaïe et des villes où il pourrait s'exhiber avec le plus de chance de succès. Les Athéniens lui importaient davantage, mais il les craignait. Les autres augustans prêtaient une oreille attentive à cette conversation, afin de saisir au vol les mots de Pétrone, pour s'en attribuer ensuite la paternité.

« Il me semble n'avoir pas vécu jusqu'ici, disait Néron, et ne devoir renaître qu'en Grèce.

– Tu renaîtras à une gloire nouvelle, à l'immortalité, répondit Pétrone.

– Je suis certain qu'il en sera ainsi, et qu'Apollon ne s'en montrera point jaloux. Si je récolte des lauriers, je lui offrirai une hécatombe à jamais mémorable. »

Scævinus se mit à citer Horace :

© Les Belles Lettres

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat Pater… [1]

« Le navire m'attend déjà à Naples, dit César. Je voudrais partir dès demain. »

Alors Pétrone se leva et, les yeux dans les yeux de Néron, prononça :

« Tu permettras, Divin, qu'auparavant je donne un festin d'hyménée auquel je te convierai, toi avant tous.

– Un hyménée ? Quel hyménée ? demanda Néron.

– Celui de Vinicius avec la fille du roi des Lygiens, ton otage. En ce moment, il est vrai, elle est incarcérée ; mais, à titre d'otage, elle ne saurait être retenue prisonnière. D'ailleurs, tu as autorisé Vinicius à l'épouser. Et, comme tes sentences, de même que celle de Zeus, sont sans appel, tu la feras mettre en liberté et je la donnerai à son fiancé. »

Le sang-froid et la calme assurance de Pétrone interloquèrent Néron, qui se troublait toujours dès qu'on lui adressait une question directe.

« Je sais, répondit-il, en baissant son regard troublé. J'ai songé à elle et aussi à ce géant qui a étouffé Croton.

– En ce cas, tous deux sont sauvés », fit Pétrone imperturbable.

Mais Tigellin vint en aide à son maître.

« Elle est en prison par la volonté de César, et tu viens de dire, Pétrone, que les sentences de César sont sans appel. »

Les assistants connaissaient tous l'histoire de Vinicius et de Lygie et comprenaient de quoi il retournait. Ils se turent, curieux de l'issue du conflit.

« Elle est en prison par erreur, parce que tu ignores le droit des gens, et au mépris de la volonté de César, articula nettement Pétrone. Tu es un homme naïf, Tigellin, mais en dépit de ta naïveté, tu n'affirmeras point que c'est elle qui a incendié Rome : si même tu l'affirmais, César ne te croirait pas. »

1. « Que la grande déesse de Chypre, que les frères d'Hélène, que les astres brillants, et que le Dieu des vents t'accompagnent… » (N.D.É.)

© Les Belles Lettres

Mais Néron était déjà revenu de son embarras, et il se mit à cligner ses yeux de myope avec une expression méchante.

« Pétrone a raison », dit-il.

Tigellin le regarda, étonné.

« Pétrone a raison, répéta Néron. Demain, les portes de la prison lui seront ouvertes, et, quant au festin d'hyménée, nous en recauserons après-demain, à l'amphithéâtre. »

« J'ai encore perdu », songea Pétrone.

Et rentré chez lui, il était tellement convaincu que la fin de Lygie était venue que, le lendemain, il envoya au surveillant du spoliaire un affranchi dévoué, avec mission de traiter du prix du cadavre qu'il voulait, après le supplice, faire remettre à Vinicius.

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXVI

Au temps de Néron étaient très en honneur, bien que rares, les représentations du soir dans les cirques et les amphithéâtres. Les augustans les prisaient, parce qu'elles étaient presque toujours suivies de festins et d'orgies qui se prolongeaient jusqu'au matin. Quoique le peuple fût déjà rassasié de sang, la nouvelle que la fin des jeux était proche et que les derniers chrétiens allaient mourir dans le spectacle du soir amena sur les gradins une foule considérable. Les augustans vinrent tous, avec l'intuition que César était résolu à s'offrir le spectacle de la douleur de Vinicius. Tigellin avait gardé le silence quant au genre de supplice réservé à la fiancée du jeune tribun ; et ce mystère ne faisait qu'aviver la curiosité générale. Ceux qui, jadis, avaient vu Lygie chez les Plautius, ne tarissaient pas d'éloges sur sa beauté. Les autres s'inquiétaient principalement de savoir si elle paraîtrait sur l'arène ; car ceux qui, chez Nerva, avaient entendu la réponse de Néron à Pétrone, la commentaient chacun à sa manière. D'aucuns allaient jusqu'à supposer que Néron rendrait, peut-être même qu'il avait déjà rendu, la vierge à son fiancé ; on se souvenait qu'étant un otage, cette qualité lui donnait le droit d'adorer telles divinités qu'il lui plaisait et que le droit des gens ne permettait point de la punir de ce chef.

L'incertitude, l'attente, la curiosité tenaient tous les spectateurs en éveil. César était venu plus tôt que de coutume, et son arrivée avait provoqué des chuchotements redoublés, comme s'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. De plus, outre Tigellin et Vatinius, Néron s'était fait accompagner de Cassius, un centurion d'une carrure gigantesque, d'une force herculéenne, qu'il amenait au cirque seulement quand il voulait avoir auprès de lui un

© Les Belles Lettres

défenseur. Il s'en faisait escorter également quand la fantaisie lui prenait de faire quelque expédition nocturne à travers Suburre, ou quand il organisait une de ces distractions appelées *saltatio*, où l'on faisait sauter, dans un manteau de soldat, les jeunes filles rencontrées. On remarqua également que, dans l'amphithéâtre même, on avait pris certaines mesures de précaution. La garde prétorienne avait été renforcée et placée sous les ordres, non d'un centurion, mais du tribun Subrius Flavius, connu pour son dévouement aveugle à Néron. On comprenait que, le cas échéant, César voulait être prémuni contre un coup de désespoir de Vinicius ; et la curiosité s'en accrut.

Tous les regards étaient tournés, avec une attention soutenue, vers la place occupée par le malheureux fiancé. Lui, était très pâle, et le front emperlé de sueur. Il doutait encore, comme beaucoup d'autres spectateurs, et demeurait profondément ému. Pétrone, ne sachant au juste ce qui se passerait, s'était contenté, au retour de chez Nerva, de lui demander s'il était prêt à tout et s'il assisterait au spectacle. Aux deux questions, Vinicius avait répondu oui. Mais un frisson l'avait secoué tout entier : il se doutait bien que Pétrone avait des raisons de l'interroger. Depuis quelque temps, il vivait d'une vie partielle : il s'était déjà plongé dans la mort, et consentait même à la mort de Lygie, la mort qui serait pour tous deux la délivrance et l'hymen. Mais il comprenait à présent que, d'une part, songer de loin aux derniers instants comme à une paix heureuse, et de l'autre aller contempler le martyre d'un être qui lui était plus cher que la vie, c'étaient là choses bien différentes. Toutes les douleurs passées se réveillaient en lui avec une nouvelle force ; le désespoir naguère assoupi recommençait à hurler dans son âme. La volonté de sauver Lygie à tout prix s'était de nouveau emparée de lui. De grand matin, il avait tenté de pénétrer dans les cunicules pour savoir si elle s'y trouvait. Mais les prétoriens surveillaient toutes les issues, et ni ses prières ni son or n'avaient pu fléchir même ceux des soldats qui le connaissaient. Il lui semblait que l'incertitude le tuerait avant même qu'il ne vît le spectacle. Au fond de son cœur palpitait encore un reste d'espoir : peut-être Lygie ne se trouvait-elle pas parmi les condamnés, peut-être toutes ses terreurs étaient-elles vaines. Par instants, il s'accrochait de toutes ses forces à cette idée. Il se disait

© Les Belles Lettres

que le Christ pourrait appeler Lygie à Lui de la prison et ne pas permettre qu'elle fût torturée sur l'arène. Naguère, il se soumettait en tout à sa volonté ; mais à présent que, repoussé de la porte du cunicule, il était revenu prendre place dans l'amphithéâtre, et qu'il comprenait, aux regards curieux pesant sur lui, la possibilité des suppositions les plus effroyables, il L'implorait avec une véhémence passionnée, presque menaçante : « Tu as le pouvoir de la sauver, répétait-il en serrant convulsivement les mains. Tu en as le pouvoir ! » Certes, jamais il ne s'était douté que cet instant de réalité pût être aussi atroce. Actuellement il ne se rendait pas compte de ce qui se passait en lui ; cependant il sentait que s'il devait assister au supplice de Lygie, son amour pour le Christ se changerait en haine et sa foi en désespoir. Et la peur d'offenser ce Christ qu'il suppliait l'écrasait. Il ne demandait plus qu'elle vécût : il voulait seulement qu'elle mourût avant qu'on la traînât sur l'arène ; et de l'abîme de sa douleur montait cette prière : « Ne me refuse pas cela, rien que cela, et je t'aimerai mille fois plus que je ne t'ai aimé jusqu'ici. »

Enfin, ses pensées se déchaînèrent comme les flots soulevés par la rafale. Il se sentit altéré de vengeance et de sang. Une tentation folle le prenait de se ruer sur Néron et de l'étrangler devant toute l'assistance. En même temps, il comprenait que ce seul désir était une nouvelle offense au Christ et une violation de ses commandements. Par instants, des lueurs d'espoir traversaient son cerveau : toutes ces choses devant lesquelles tremblait son âme seraient encore détournées par une main toute-puissante et miséricordieuse. Mais cet espoir s'éteignit aussitôt dans une affliction sans bornes : Celui qui, d'un seul mot, eût pu faire s'effondrer le cirque et sauver Lygie, l'avait abandonnée, bien qu'elle l'adorât de toutes les forces de son âme pure. Et il songeait que maintenant elle était là, dans ce cunicule obscur, proie sans défense à la bestialité des gardiens, que peut-être elle n'avait plus qu'un souffle, tandis que lui-même, morne et impuissant, attendait dans cet atroce amphithéâtre, sans même savoir quel supplice on avait inventé pour elle, et ce qu'il allait voir dans un instant. Enfin, tel un homme qui, roulant dans un précipice, se cramponne à toutes les aspérités, Vinicius se cramponna à la pensée que, par la foi seule, il pouvait encore la sauver. C'était le seul moyen qui

© Les Belles Lettres

restât ! Et Pierre n'avait-il pas dit que la foi pouvait transporter des montagnes ?

Il s'absorba donc en cet espoir, terrassa le doute et enferma tout son être dans ce seul mot : J'ai foi. Et il attendit un miracle.

Mais, ainsi que se rompt une corde trop tendue, l'âme de Vinicius se brisa sous l'effort. Une pâleur cadavérique se répandit sur son visage et son corps se raidit. Alors, il pensa que sa prière avait été exaucée et qu'il allait mourir. Il lui sembla aussi que Lygie était morte déjà, et qu'ainsi le Christ les prenait tous deux auprès de Lui. L'arène, la blancheur des toges innombrables, la lumière des milliers de lampes et de flambeaux, tout s'effaça soudain devant ses yeux.

Mais sa défaillance fut courte. Il revint à lui, ou plutôt il fut tiré de sa torpeur par les trépignements impatientés de la foule.

« Tu es malade, lui dit Pétrone, fais-toi porter à la maison. »

Et sans s'inquiéter de ce que dirait César, il se leva pour soutenir Vinicius et sortir avec lui. Une immense pitié avait soulevé son cœur, et il était exaspéré de voir Néron, son émeraude à l'œil, étudier avec complaisance la douleur du jeune tribun, afin de la décrire sans doute un jour en des strophes pathétiques qui lui vaudraient des acclamations.

Vinicius fit un geste négatif de la tête. Il pouvait bien mourir dans cet amphithéâtre, mais non pas en sortir : le spectacle allait commencer.

En effet, à cet instant, le préfet de la Ville jeta sur le sable un mouchoir rouge. La porte qui faisait face au podium impérial grinça sur ses gonds et, sortant de la gueule obscure, Ursus apparut sur l'arène illuminée.

Le géant, ébloui, se mit à cligner des paupières. Il s'avança jusqu'au centre, cherchant, de ses regards circulaires, ce qu'on allait lui opposer. Les augustans et nombre de spectateurs savaient que cet homme avait étouffé Croton, et un murmure s'éleva de gradin en gradin. Les gladiateurs fort au-dessus de la moyenne n'étaient pas rares à Rome, mais jamais encore les yeux des Quirites n'avaient contemplé pareille stature. Cassius, debout sur l'estrade de César, semblait, comparé à Ursus, être de piètre taille. Les sénateurs, les vestales, César, les augustans et le peuple, tous admiraient, avec un enthousiasme de connaisseurs, ses cuisses for-

© Les Belles Lettres

midables, sa poitrine semblable à deux boucliers contractés, et ses bras herculéens. Des rumeurs grandissaient de partout. Pour cette foule, il n'était pas de plus grand plaisir que de contempler de pareils muscles, tendus pour la lutte. Les murmures faisaient place aux exclamations, et l'on se demandait avec une sorte de fièvre quelle race pouvait produire de tels géants. Ursus, lui, demeurait immobile au centre de l'arène, semblant, en sa nudité, quelque colosse de marbre, dont le visage barbare reflétait une expression d'attente et de tristesse. Voyant l'arène vide, il promenait, étonné, ses yeux bleus et enfantins sur les spectateurs, sur César, puis sur les grilles des cunicules, d'où il attendait les bourreaux.

Quand il était entré sur l'arène, son cœur simple avait encore une fois tressailli de l'espoir que, peut-être, il mourrait sur la croix. Mais n'apercevant ni croix, ni aucun trou pour en planter une, il pensa qu'il était indigne d'une telle faveur, et qu'il lui faudrait finir d'autre façon, sans doute sous les crocs des fauves. Il était sans armes, et il avait résolu de mourir patiemment, en fidèle de l'Agneau. Et, dans le désir d'élever une dernière fois sa prière vers le Rédempteur, il s'agenouilla, joignit les mains et leva les yeux vers les étoiles qui scintillaient là-haut, par l'ouverture du velarium.

Cette attitude déplut à la foule. On était las de voir expirer des moutons. Si le géant refusait de se défendre, le spectacle allait être une déconvenue. Çà et là des sifflets retentirent. Il s'y joignit des voix appelant les mastigophores. Mais, peu à peu, le silence s'établit, car nul ne savait ce qui allait faire face au géant, ni si, devant la mort, il refuserait le combat.

L'attente fut courte. Soudain éclatèrent les cuivres stridents ; la grille opposée au podium impérial s'ouvrit et, dans l'arène, parmi les clameurs des bestiaires, se rua un monstrueux aurochs de Germanie avec, sur la tête, une femme nue.

« Lygie ! Lygie ! » s'écria Vinicius.

Et, saisissant des deux mains ses cheveux sur les tempes, il se tordit sur lui-même, tel un homme qui sent dans ses entrailles une douleur atroce, et il râla d'une voix rauque et inhumaine :

« J'ai foi ! j'ai foi !… Christ, un miracle ! »

Il ne sentit pas qu'au même instant Pétrone lui couvrait la tête de sa toge. Il crut que la mort ou la douleur lui enténébraient les

© Les Belles Lettres

yeux. Il ne regardait rien, ne voyait rien. Il se sentait envahi d'un vide effroyable. Nulle idée ne subsistait en lui, et seules ses lèvres répétaient dans un délire :

« J'ai foi ! J'ai foi ! J'ai foi !… »

Subitement, l'amphithéâtre fut muet. Les augustans s'étaient levés de leurs sièges comme un seul homme : sur l'arène avait lieu quelque chose d'inouï. Le Lygien, humble tout à l'heure et prêt à la mort, à la vue de sa princesse ligotée aux cornes du taureau sauvage, avait bondi comme sous la morsure d'un feu vif et, l'échine courbée, fonçait d'une course oblique vers la bête en furie.

De toutes les poitrines jaillit un cri bref de stupeur éperdue, suivi d'un profond silence : d'un bond, le Lygien avait atteint le taureau et l'avait pris aux cornes.

« Regarde ! » cria Pétrone en enlevant la toge de la tête de Vinicius.

L'autre se leva, renversa en arrière sa face crayeuse, et se mit à regarder l'arène avec des yeux vitreux et égarés.

Les poitrines demeuraient sans souffle. Dans l'amphithéâtre, on eût entendu voler une mouche. La foule ne pouvait en croire ses propres yeux. Depuis que Rome était Rome, jamais on n'avait rien vu de tel.

Ursus tenait la bête sauvage par les cornes. Ses pieds étaient plus hauts que les chevilles enlisées dans le sable ; son échine s'était infléchie comme un arc bandé ; sa tête avait disparu entre ses épaules ; les muscles de ses bras avaient émergé en une saillie telle que l'épiderme semblait devoir craquer sous leur pression. Mais il avait arrêté net le taureau. Et l'homme et la bête se figeaient en une immobilité si absolue que les spectateurs croyaient avoir devant eux une œuvre de Thésée ou d'Hercule, ou un groupe taillé dans la pierre. Cependant, de cette fixité apparente se dégageait l'effroyable tension de deux forces cabrées. L'aurochs était ensablé des quatre jambes, et la masse sombre et velue de son corps s'était contractée, telle une boule énorme. Lequel, épuisé d'abord, s'abattrait le premier ? Pour les spectateurs fanatiques de lutte, ce problème avait en ce moment plus de poids que leur propre destin, que le sort de Rome entière, et que la domination de Rome sur le monde. Ce Lygien était maintenant un demi-dieu, digne des honneurs et des statues. César lui-même était debout.

© Les Belles Lettres

Lui et Tigellin, sachant la force de l'homme, avaient à dessein organisé ce spectacle, tout en se disant avec malice : « Que ce vainqueur de Croton terrasse donc le taureau que nous lui aurons choisi ! » À présent, ils contemplaient avec stupeur le tableau qui s'offrait à eux, incapables de le croire réel. Dans l'amphithéâtre, des hommes avaient levé les bras et s'immobilisaient dans cette pose. D'autres avaient le front inondé de sueur, comme si eux-mêmes eussent lutté contre la bête. Dans l'hémicycle on n'entendait que le crépitement du feu dans les lampes et le bruissement des brasilles qui tombaient des torches. Les lèvres étaient muettes ; les cœurs battaient à rompre les poitrines. Pour tous les assistants, la lutte semblait se prolonger des siècles.

Et l'homme et la bête demeuraient toujours figés en leur effort sauvage, comme cloués au sol.

Soudain un beuglement sourd et gémissant monta de l'arène, suivi aussitôt des clameurs de la foule, auxquelles succéda instantanément un silence absolu. On croyait rêver : aux bras de fer du Barbare, la tête monstrueuse se tordait peu à peu.

La face du Lygien, sa nuque et ses bras étaient devenus pourpres ; l'arc de son échine s'était voûté plus encore. On voyait qu'il rassemblait le reste de ses forces surhumaines, et que bientôt elles allaient être à bout.

Cependant, plus étranglé, plus rauque et plus douloureux, le beuglement de l'aurochs se mêlait au souffle strident de l'homme. La tête de l'animal pivotait de plus en plus, et soudain de sa gueule pendit une énorme langue baveuse.

L'instant d'après, les oreilles des spectateurs voisins de l'arène perçurent le sourd broiement des os ; puis la bête croula comme une masse, le garrot tordu, morte.

En un clin d'œil, le géant avait désentravé les cornes et pris la vierge dans ses bras ; puis il se mit à haleter précipitamment.

Sa face était pâle, ses cheveux agglutinés par la sueur, ses épaules et ses bras ruisselants. Un moment, il resta immobile et comme hébété, puis il leva les yeux et regarda les spectateurs.

Dans l'amphithéâtre, on était comme fou.

Les murs de l'immense bâtiment tremblaient sous les clameurs de dizaines de milliers de poitrines. Depuis le commencement des jeux, on n'avait pas vu joie aussi délirante. Les occupants des gra-

© Les Belles Lettres

dins supérieurs avaient quitté leurs places, dévalaient vers l'arène et s'écrasaient dans les passages, entre les bancs, afin de mieux voir l'hercule. De toutes parts montèrent des voix demandant sa grâce, des voix passionnées, tenaces, qui bientôt se confondirent en un tumulte universel. Le géant devenait cher à cette foule éprise de force physique : il devenait le premier personnage dans Rome.

Lui comprit que le peuple réclamait pour lui la vie et la liberté. Mais il n'en avait cure. Un moment, il promena ses regards autour de lui, puis il s'approcha du podium de César, en tenant sur ses bras allongés le corps de la jeune fille ; et il levait des yeux suppliants, comme pour dire : « C'est sa grâce que je demande ! C'est elle qu'il faut sauver ! C'est pour elle que j'ai fait cela ! »

Les assistants comprirent aussitôt son désir. À la vue de la jeune fille évanouie qui, auprès du corps énorme du Lygien, semblait une petite enfant, l'émotion s'empara de la foule, des chevaliers et des sénateurs. Sa frêle silhouette, son corps d'albâtre, son évanouissement, l'effroyable danger auquel le géant venait de l'arracher, et enfin sa beauté et le dévouement du Lygien, tout cela remua les cœurs. Des gens croyaient que c'était un père qui implorait la grâce de son enfant. La pitié s'alluma comme une flamme. On avait eu assez de sang, assez de morts, assez de supplices. Des voix étranglées de sanglots exigeaient leur grâce à tous deux.

Cependant Ursus faisait le tour de l'arène, continuant à promener la jeune fille dans ses bras, suppliant des yeux et du geste qu'on laissât la vie sauve à Lygie. Soudain, Vinicius bondit de sa place, franchit la cloison du pourtour, se précipita vers Lygie et couvrit de sa toge le corps nu de sa fiancée.

Puis il déchira sa tunique sur sa poitrine, découvrant les cicatrices de ses blessures d'Arménie, et tendit les bras vers le peuple.

Alors, la frénésie dépassa les limites de tout ce qui s'était jamais vu à l'amphithéâtre. La foule se mit à trépigner et à hurler. Les voix qui réclamaient la grâce devinrent menaçantes. Le peuple prenait le parti, non seulement du géant, mais aussi de la vierge et du soldat, et de leur amour. Des milliers de spectateurs tournèrent vers César des poings crispés. Des éclairs de fureur luisaient dans tous les yeux. Néron hésitait. Il ne ressentait aucune haine pour Vinicius, il est vrai, et la mort de Lygie ne lui importait pas

© Les Belles Lettres

outre mesure. Mais il eût préféré voir le corps de la jeune fille éventré par les cornes du taureau, ou déchiqueté par les crocs des fauves. Sa cruauté, de même que son imagination dépravée, se complaisait voluptueusement à de tels spectacles. Et voici que le peuple voulait le priver de sa joie ! La fureur se peignit sur son visage bouffi de graisse. D'ailleurs, son amour-propre s'opposait à ce qu'il se soumît à la volonté de la populace ; d'autre part, sa couardise native l'empêchait d'oser un refus.

Aussi se mit-il à chercher des yeux si du moins chez les augustans il apercevait un pouce tourné vers le sol en signe de mort. Mais Pétrone tendait sa paume levée et le regardait droit dans les yeux avec une nuance de défi. Le superstitieux Vestinus qui, très porté à l'émotion, craignait les fantômes, mais non les hommes, faisait aussi le signe de grâce. De même le sénateur Scævinus, de même Nerva, de même Tullius Sénécion, de même le vieux et fameux chef Ostorius Scapula, et Austilius, et Pison, et Verus, et Crispinus, et Minutius Thermus, et Pontius Telesinus, ainsi que le plus austère de tous, Thraséas, vénéré du peuple. À cette vue, César éloigna l'émeraude de son œil avec une expression de mépris et de rancune ; mais Tigellin, qui voulait à tout prix vaincre Pétrone, se pencha et dit :

« Ne cède pas, Divinité : nous avons les prétoriens. »

Néron se tourna du côté où, à la tête de sa garde, se tenait le farouche Subrius Flavius, qui lui avait été jusqu'ici dévoué corps et âme. Et il vit une chose inénarrable : la face rébarbative du vieux tribun était baignée de larmes, et de sa main levée, il faisait le signe de grâce.

Cependant, la rage croissait dans la foule. Sous les trépignements incessants, la poussière qui tourbillonnait voilait l'amphithéâtre. Aux clameurs se mêlaient des imprécations : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Néron prit peur. Le peuple était maître souverain dans le cirque. Lorsque ses prédécesseurs, Caligula entre autres, s'étaient permis parfois de résister à la volonté populaire, il s'en était toujours suivi des bagarres, souvent même des rixes sanglantes ; or, Néron avait les coudées moins franches. D'abord, en tant que comédien et chanteur, il avait besoin de la faveur populaire ; ensuite, il voulait, dans sa lutte contre le Sénat et les patriciens, avoir le peuple pour lui ; enfin, depuis l'incen-

© Les Belles Lettres

die de Rome, il s'était efforcé par tous les moyens de circonvenir la plèbe et de diriger sa colère sur les chrétiens. Il comprit qu'il serait dangereux de résister plus longtemps : une sédition née dans le cirque pouvait gagner toute la Ville et entraîner des conséquences incalculables.

Il jeta encore un regard vers Subrius Flavius, vers le centurion Scævinus, parent du sénateur, vers les soldats, et ne voyant partout que sourcils froncés, que visages émus et que regards dardés sur lui, il fit le signe de grâce.

Un tonnerre d'applaudissements éclata du haut en bas de l'hémicycle. Le peuple était sûr de la vie des condamnés : à partir de cet instant, ils étaient sous sa protection et nul, fût-ce César lui-même, n'eût plus osé les poursuivre de sa haine.

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXVII

Quatre Bithyniens transportaient avec précaution Lygie vers la maison de Pétrone. Vinicius et Ursus, impatients de la confier à un médecin grec, marchaient à côté de la litière. Ils allaient silencieux, n'ayant point, après les émotions de la journée, la force de parler. Vinicius n'était pas encore revenu de sa stupéfaction. Il se répétait que Lygie était sauvée, qu'elle n'était plus menacée ni de la prison ni de la mort dans l'arène, que leurs malheurs avaient pris fin, et qu'il l'emmenait chez lui pour ne plus jamais se séparer d'elle. Il lui semblait que ce fût là l'aurore d'une vie nouvelle, plutôt que la réalité.

De temps à autre, il se penchait vers la litière découverte, pour contempler, à la clarté de la lune, ce cher visage comme assoupi, et il se disait :

« La voilà ! Christ l'a sauvée ! »

À présent il se rappelait que, dans le spoliaire où lui et Ursus avaient porté Lygie, ils avaient trouvé un médecin qui avait assuré qu'elle était vivante et qu'elle vivrait. À cette pensée, une joie si folle gonflait sa poitrine que, par instants, il défaillait, incapable de marcher et obligé de s'appuyer au bras d'Ursus. Quant à celui-ci, il regardait le ciel semé d'étoiles et priait.

Ils s'avançaient d'un pas rapide vers les maisons nouvellement édifiées, dont la blancheur resplendissait sous la clarté lunaire. La ville était déserte. Çà et là seulement des groupes de gens couronnés de lierre chantaient et dansaient devant les portiques, aux sons de la flûte, jouissant de la période férié qui se prolongeait jusqu'à la fin des jeux, et de cette nuit magnifique. En approchant de la maison, Ursus cessa de prier et murmura à voix basse, comme s'il eût craint de réveiller Lygie :

© Les Belles Lettres

« Seigneur, c'est le Sauveur qui l'a arrachée à la mort. Quand je l'ai aperçue sur les cornes de l'aurochs, une voix en moi s'est écriée : "Défends-la !" et c'était bien sûr la voix de l'Agneau. La prison avait rongé mes forces, mais Lui me les a rendues pour cet instant ; c'est Lui aussi qui a inspiré à cette foule cruelle la pensée de prendre sa défense. Que Sa volonté soit faite ! »

Et Vinicius répondit :

« Que Son nom soit glorifié !… »

Il ne put continuer : des sanglots violents gonflaient sa poitrine. Il fut pris d'un irrésistible désir de se prosterner sur le sol, de remercier le Sauveur pour le miracle que sa miséricorde avait accompli.

Cependant ils avaient atteint la maison ; tous les serviteurs, avertis par un esclave, étaient sortis en foule à leur rencontre. Déjà à Antium, Paul de Tarse avait converti la plupart d'entre eux. Ils savaient les tribulations de Vinicius, et leur joie fut immense à la vue des victimes arrachées à la cruauté de Néron. Elle s'accentua encore quand le médecin Théoclès déclara que Lygie n'avait aucune contusion grave ; la fièvre des prisons l'avait débilitée ; mais les forces lui reviendraient bien vite.

Dans la nuit même elle reprit connaissance. En s'éveillant dans un splendide cubicule, éclairé de lampes de Corinthe et embaumé de verveine, elle ne pouvait comprendre où elle se trouvait, ni ce qui lui était arrivé. Elle avait gardé le souvenir de l'instant où les bourreaux l'avaient liée aux cornes de la bête entravée. Apercevant, penché sur elle dans la douce lumière colorée, le visage de Vinicius, elle s'imagina qu'elle n'était plus dans le monde d'ici-bas. Le trouble dans ses idées lui faisait accepter comme une chose toute naturelle que l'on eût fait halte à mi-chemin du ciel, en raison de sa fatigue et de sa faiblesse. Ne ressentant aucune douleur, elle sourit à Vinicius et voulut savoir où ils étaient ; mais ses lèvres ne purent émettre qu'un murmure presque inintelligible, où Vinicius n'entendit que son nom.

Il s'agenouilla près d'elle et, posant délicatement sa main sur ce front adoré :

« Christ t'a sauvée et t'a rendue à moi ! »

Les lèvres de Lygie s'agitèrent de nouveau dans un murmure indistinct ; ses paupières se refermèrent et elle tomba dans un

© Les Belles Lettres

profond sommeil, auquel s'attendait Théoclès et qu'il considérait comme un heureux symptôme.

Vinicius demeura près du lit, agenouillé et priant. Son âme se fondait dans un amour sans bornes. Il perdit conscience. Théoclès entra plusieurs fois dans le cubicule. À plusieurs reprises Eunice souleva la portière et montra sa tête dorée. Enfin les grues que l'on élevait dans les jardins se mirent à crier, annonçant le lever du jour.

Lui restait toujours prosterné aux pieds du Christ, sans rien voir, sans rien entendre, le cœur réduit en une seule flamme d'holocauste ; et, plongé dans l'extase, il se sentait, sur terre encore, à demi transporté vers le ciel.

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXVIII

Après la libération de Lygie, Pétrone, ne voulant point irriter César, le suivit au Palatin en compagnie des autres augustans. Il désirait entendre ce qui s'y disait et, avant tout, s'assurer que Tigellin ne découvrirait pas quelque nouveau moyen de perdre la jeune fille. Il est vrai qu'elle et Ursus étaient passés, pour ainsi dire, sous la protection du peuple et que personne n'eût pu lever la main sur eux sans provoquer une révolte. Mais Pétrone, connaissant la haine que lui avait vouée le tout-puissant préfet des prétoriens, pouvait craindre que, ne pouvant l'atteindre directement, celui-ci ne tentât de tirer vengeance de Vinicius.

Néron était fort en colère. Le spectacle s'était terminé d'une façon absolument contraire à ses désirs. D'abord, il ne daigna pas gratifier Pétrone d'un regard ; mais celui-ci, sans se démonter aucunement, s'approcha avec toute sa désinvolture d'arbitre des élégances et lui dit :

« Il m'est venu une idée, Divin. Compose un poème sur la vierge que la volonté du Maître de la terre délivre des cornes d'un aurochs sauvage pour la rendre à l'amant. Les Grecs ont le cœur sensible, et je suis convaincu qu'un tel poème les charmera. »

Si irrité que fût César, l'idée lui plut, et même doublement : d'abord pour le thème, ensuite comme une occasion nouvelle de glorifier sa magnanimité. Il considéra un instant Pétrone et répondit :

« En effet, tu as peut-être raison. Mais convient-il que je chante ma propre bonté !

– Inutile de donner les noms. Toute la Ville sait de qui il s'agit, et d'ici les nouvelles se répandent dans le monde entier.

– Et tu es persuadé que cela plaira en Achaïe ?

© Les Belles Lettres

– Par Pollux ! » s'écria Pétrone.

Et il s'en alla satisfait : il était maintenant certain que Néron, dont la vie entière consistait à enclore la réalité dans le cadre de ses conceptions littéraires, se ferait scrupule de gâter ce joli motif et, pour cela même, lierait les mains à Tigellin.

Toutefois, son intention ne varia point d'éloigner Vinicius, dès que la santé de Lygie le permettrait. Et quand, le lendemain, il le vit, il lui dit :

« Amène-la en Sicile. Grâce à certain incident favorable, aucun danger ne vous menace de la part de Néron ; mais Tigellin est capable d'avoir recours même au poison, par haine de moi, sinon de vous. »

Vinicius sourit et répliqua :

« Elle était sur les cornes de l'aurochs, et pourtant Christ l'a sauvée.

– Offre-lui, si tu veux, une hécatombe, répliqua Pétrone avec quelque impatience, mais ne lui demande pas de la sauver une seconde fois… Te souviens-tu de quelle façon Éole reçut Odysseus, quand celui-ci vint lui demander une nouvelle cargaison de vents favorables ? Les dieux n'aiment pas à se répéter.

– Quand elle aura recouvré la santé, répondit Vinicius, je la conduirai auprès de Pomponia Græcina.

– Ce sera d'autant plus sage que Pomponia est malade. Je le tiens d'Antistius, un parent des Aulus. Pendant votre absence, il se passera probablement ici des choses qui vous feront oublier. Par les temps qui courent, heureux sont ceux que l'on néglige. Que la Fortune vous tienne lieu de soleil en hiver, et d'ombre en été ! »

Et, laissant Vinicius à son bonheur, il alla s'informer auprès de Théoclès de la santé de Lygie.

Tout danger était définitivement écarté. Dans le souterrain, en raison de la faiblesse causée par la fièvre des prisons, l'air empuanti et le manque de soins eussent pu la tuer. Mais elle était à présent environnée de tant de tendresse, d'abondance, et même de luxe, qu'il était sûr qu'elle s'en tirerait. Deux jours après, par ordre de Théoclès, on la transporta dans les jardins qui entouraient la villa. Elle y restait de longues heures. Vinicius ornait sa litière d'anémones, et surtout d'iris, afin de lui rappeler l'atrium des Aulus. Souvent, à l'ombre des rameaux, ils s'entretenaient,

© Les Belles Lettres

la main dans la main, de leurs douleurs et de leur épouvante de naguère. Lygie l'assurait que le Christ lui avait à dessein infligé toutes ces épreuves afin de transformer son âme et de l'élever jusqu'à lui. Vinicius sentait qu'elle disait vrai et que rien ne subsistait en lui du patricien d'autrefois, ne reconnaissant d'autre loi que son propre désir. Mais à ces souvenirs ne se mêlait aucune amertume. Il leur semblait à tous deux que de longues années avaient coulé sur leurs têtes et que cet horrible passé était déjà très loin. Ils éprouvaient une émotion de quiétude encore inconnue d'eux ; une existence nouvelle, une félicité sans bornes venaient au-devant d'eux et les enveloppaient.

César pouvait continuer à délirer à Rome et à remplir le monde d'épouvante ; eux se sentaient sous une protection cent fois plus formidable et ne craignaient plus ni sa fureur ni sa démence, tout comme s'il eût cessé d'avoir sur eux droit de vie et de mort.

Une fois, à l'heure où se couchait le soleil, ils entendirent des rugissements venus des lointains *vivaria*. Jadis, ces voix, tels des présages de mort, glaçaient Vinicius de terreur. Aujourd'hui, ils se regardèrent avec un sourire et levèrent les yeux vers le rayonnement du soir. Parfois Lygie, encore très faible et incapable de marcher seule, s'assoupissait dans le calme du jardin, et Vinicius veillait sur elle. Et, contemplant son visage au repos, il songeait malgré lui que ce n'était plus la même Lygie qu'il avait vue chez les Aulus : à vrai dire, la prison et la maladie avaient en partie atténué sa beauté. Jadis, chez les Aulus, et plus tard, dans la maison de Myriam, elle était aussi belle qu'une statue et aussi ravissante qu'une fleur. À présent, son visage était presque diaphane, ses mains avaient maigri, la fièvre avait affiné ses formes, ses lèvres étaient pâles et ses yeux semblaient moins bleus. Eunice aux cheveux d'or, qui lui apportait des fleurs et couvrait ses pieds de tissus précieux, paraissait auprès d'elle la déesse Cypris. L'esthétique Pétrone s'efforçait en vain de retrouver en elle les charmes de jadis, et parfois il se disait en haussant les épaules que cette ombre des champs Élyséens ne valait point toutes ces luttes, toutes ces douleurs, et tous ces supplices qui avaient failli tuer Vinicius. Mais Vinicius ne l'en aimait que mieux, parce que maintenant il aimait son âme et, quand il veillait sur son sommeil, il lui semblait veiller sur l'univers entier.

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXIX

La nouvelle de la miraculeuse délivrance de Lygie s'était bien vite répandue parmi les survivants de la communauté chrétienne. Les fidèles accoururent pour voir celle que la grâce du Christ avait favorisée d'une façon si évidente : ce furent d'abord le jeune Nazaire et Myriam, chez qui se cachait encore l'apôtre Pierre ; les autres suivirent. Vinicius, Lygie, les esclaves chrétiens de Pétrone, et les visiteurs, tous écoutaient avec ferveur le récit d'Ursus au sujet de la voix qui s'était élevée dans son âme et lui avait ordonné de combattre la bête. Et les fidèles regagnaient leurs refuges avec l'espoir que le Christ ne permettrait pas leur extermination complète avant que lui-même vînt pour le jugement dernier. Cet espoir raffermissait leurs cœurs, car les persécutions ne cessaient point. Dès que la voix populaire signalait un chrétien, il était aussitôt arrêté et emprisonné. Les victimes étaient moins nombreuses, il est vrai, car les fidèles du Christ avaient déjà pour la plupart été pris et martyrisés. Beaucoup d'autres avaient quitté Rome pour attendre en province la fin de l'orage ; ceux qui restaient se cachaient avec soin, n'osant se réunir pour la prière commune que dans les *arenaria*, hors la Ville. Toutefois, on continuait à les surveiller et, bien que les jeux actuels eussent pris fin, on les réservait pour les prochains. Le peuple ne croyait plus qu'ils fussent les incendiaires, mais l'édit qui les déclarait ennemis du genre humain et de l'empire n'en continuait pas moins d'avoir force de loi.

Longtemps, l'apôtre Pierre n'avait point osé se montrer chez Pétrone ; mais un soir Nazaire annonça sa venue. Lygie, qui commençait à pouvoir marcher, alla à sa rencontre avec Vinicius, et tous deux se jetèrent à ses pieds. Lui, les revoyait avec une émotion d'autant plus grande que, du troupeau que lui avait confié

© Les Belles Lettres

le Christ, bien peu de brebis restaient, et, sur leur destinée, son grand cœur pleurait. Quand Vinicius lui dit : « Seigneur, c'est grâce à toi que le Rédempteur me l'a rendue ! », l'Apôtre répondit : « Il te l'a rendue à cause de ta foi, et aussi pour que ne fussent point muettes à jamais les lèvres qui confessaient Son nom. » Et, disant cela, il songeait aux milliers de ses enfants déchirés par les fauves, aux croix qui avaient rempli l'arène, aux poteaux enflammés dans les jardins de la « Bête », ainsi qu'il appelait César avec une immense pitié.

Vinicius et Lygie remarquèrent que ses cheveux avaient complètement blanchi, que son corps s'était courbé et que ses traits reflétaient tant d'affliction et de souffrance que lui-même semblait avoir traversé tous les supplices et tous les martyres que Néron avait infligés aux milliers de victimes de sa fureur et de sa folie. Tous deux comprenaient que, puisque le Christ lui-même s'était soumis au supplice et à la mort, personne ne pouvait s'y soustraire. Mais leur cœur se brisait à la vue de l'Apôtre, courbé sous le poids des ans, de la peine et de la douleur. Aussi, Vinicius, qui comptait emmener dans quelques jours Lygie à Naples, où ils devaient retrouver Pomponia afin de se rendre ensemble en Sicile, le supplia de quitter Rome avec eux.

L'Apôtre posa sa main sur la tête du tribun et répondit :

« Elles résonnent encore à mes oreilles, les paroles que m'a dites le Seigneur au bord du lac de Tibériade : "Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où il te plaisait ; quand tu vieilliras, tu lèveras les bras, et d'autres te mettront ta ceinture et te mèneront où tu ne voudras pas." C'est donc vrai que je dois suivre mon troupeau. »

Eux se taisaient, ne comprenant pas ses paroles. Alors, il reprit :

« Mon labeur touche à sa fin ; mais je ne trouverai l'hospitalité et le repos que dans la maison du Seigneur. »

Puis, s'adressant à tous deux :

« Souvenez-vous de moi, car je vous ai aimés comme un père aime ses enfants, et, quoi que vous fassiez dans la vie, faites-le pour la gloire du Seigneur. »

Et, étendant sur leurs têtes ses mains tremblantes, il les bénit. Eux se pressaient contre lui, songeant que c'était sans doute la dernière bénédiction qu'ils devaient en recevoir.

© Les Belles Lettres

Mais ils devaient le revoir encore. Quelques jours plus tard, Pétrone rapporta du Palatin des nouvelles alarmantes. On avait découvert que l'un des affranchis de César était chrétien, et l'on avait saisi chez lui des lettres des apôtres Pierre et Paul de Tarse, ainsi que de Jacques, de Jude et de Jean. Tigellin avait connu le séjour de Pierre à Rome, mais il s'était imaginé que l'Apôtre avait péri avec les milliers d'autres chrétiens. Et maintenant, on apprenait non seulement que les deux chefs de la religion nouvelle vivaient encore, mais qu'ils étaient dans la Ville même ! Aussi avait-on décidé de s'emparer d'eux à tout prix : avec eux, on extirperait les dernières racines de la secte maudite. Pétrone avait appris de Vestinus que César en personne avait lancé un édit ordonnant d'arrêter Pierre et Paul sous trois jours et de les enfermer dans la prison Mamertine. Dans ce but, on avait envoyé des détachements entiers de prétoriens explorer toutes les maisons du Transtevère.

Vinicius résolut aussitôt d'aller prévenir l'Apôtre. Le soir même, lui et Ursus, vêtus de manteaux gaulois qui leur cachaient le visage, se rendirent à la maison de Myriam, où habitait Pierre. C'était à l'extrémité du Transtevère, au pied de la colline du Janicule. En route, ils virent d'autres maisons cernées par les soldats, guidés par des gens inconnus. Toute cette partie de la ville était en émoi et çà et là stationnaient des groupes de curieux. Les centurions se saisissaient de quelques personnes et les questionnaient sur Simon Pierre et sur Paul de Tarse.

Ursus et Vinicius, devançant les soldats, parvinrent sans encombre jusqu'à la maison de Myriam, où ils trouvèrent Pierre entouré d'une poignée de fidèles. Timothée, le compagnon de Paul, et Linus, étaient aussi aux côtés de l'Apôtre.

En apprenant le danger qui les menaçait, Nazaire les conduisit aussitôt dans les carrières désertes situées à quelques centaines de pas de la porte du Janicule. Ursus portait Linus, dont les tortionnaires avaient broyé les os. Dans les catacombes, ils se sentirent enfin en sûreté et, à la lueur d'une torche allumée par Nazaire, ils commencèrent à se concerter sur les moyens de sauver l'Apôtre, dont la vie leur était précieuse entre toutes.

« Seigneur, lui disait Vinicius, que Nazaire te conduise demain, à l'aube, du côté des monts Albains. Nous te retrouverons là et t'emmènerons à Antium où se tient le navire sur lequel Lygie et

© Les Belles Lettres

moi devons gagner Naples, puis la Sicile. Bénis seront le jour et l'heure où tu passeras le seuil de ma maison et prendras place à mon foyer ! »

Les autres l'écoutaient avec joie et pressaient l'Apôtre d'accepter :

« Cache-toi, Maître, car tu ne peux te maintenir à Rome. Tu conserveras vivante la vérité, afin qu'elle ne périsse pas avec toi et avec nous. Nous te le demandons comme à notre père.

– Fais cela au nom du Christ ! » suppliaient d'autres en s'accrochant à ses vêtements.

Il répondit :

« Mes enfants, qui de nous sait à quand le Seigneur a fixé la limite de sa vie ? »

Mais il ne disait pas qu'il ne quitterait point Rome, car, depuis longtemps déjà, l'incertitude et l'anxiété s'étaient glissées en son âme. Son troupeau était dispersé, son œuvre anéantie, et l'Église qui, avant l'incendie, se développait comme un arbre splendide, avait été réduite en poussière par la force de la « Bête ». Il ne restait plus rien que des larmes, plus rien que des souvenirs de torture et de mort. La semence avait porté un fruit abondant, mais Satan avait foulé aux pieds la moisson. Les légions célestes n'étaient point venues au secours de ceux qui périssaient, et voici que Néron trônait dans sa gloire, effroyable, plus puissant que jamais, maître de toutes les mers et de tous les continents.

Souvent déjà le pêcheur du Seigneur avait, dans la solitude, tendu les bras vers le ciel en disant : « Seigneur ! que dois-je faire ? Comment me maintiendrai-je ici ? Comment, faible vieillard, lutterai-je contre l'inépuisable puissance du mal auquel Tu as permis de régner et de vaincre ? » Et, du fond de sa douleur, il l'invoquait : « Ils ont péri, les agneaux que Tu m'avais confiés. Ton Église n'est plus. La solitude et le deuil sont dans Ta ville. Que me commandes-Tu en ce jour ? Me faut-il demeurer ici, ou bien emmener les débris de Ton troupeau par-delà les mers, afin que nous puissions encore y glorifier Ton nom ? »

Et il hésitait. Il avait foi que la vivante vérité ne périrait point et qu'elle devait vaincre. Mais parfois il pensait que l'heure de la victoire ne viendrait qu'au jour où le Seigneur descendrait sur la terre, au jour du jugement, dans sa gloire et dans sa toute-puis-

© Les Belles Lettres

sance. Souvent il lui semblait que si lui-même quittait Rome, les fidèles le suivraient ; alors, il les emmènerait loin, très loin, vers les bois ombreux de la Galilée, vers le calme miroir du lac de Tibériade, vers les pâtres, doux comme les colombes, doux comme leurs agneaux, qui paissent là, au milieu des sarriettes et du nard. Et de plus en plus il aspirait au repos et à la paix ; avec tout son cœur de pêcheur simple, il songeait langoureusement au lac et à la Galilée et, de plus en plus, des larmes voilaient ses yeux.

Mais dès qu'il s'arrêtait à un parti, une angoisse l'étreignait. Comment quitter cette ville, dont le sol était imprégné du sang de tant de martyrs, où tant de lèvres agonisantes avaient témoigné de la vérité ? Devait-il, lui seul, éloigner ce calice de ses lèvres ? Et que répondrait-il au Seigneur, quand il entendrait ces paroles : « Ceux-là sont morts pour leur foi, et toi, tu as fui ! »

L'anxiété dévorait ses nuits et ses jours. Les autres, ceux qui avaient été déchirés par les lions, cloués aux croix, brûlés dans les jardins de César, ceux-là s'étaient endormis, après leur supplice, dans le sein du Seigneur. Lui, ne pouvait dormir, et son martyre était plus terrible que tous ceux inventés par les bourreaux. Souvent, l'aube blanchissait les toits qu'il appelait encore, du fond de son cœur attristé :

« Seigneur, pourquoi m'as-Tu commandé de venir en ce lieu et de fonder Ta ville dans le repaire de la "Bête" » ?

Depuis trente-quatre ans, depuis la mort du Maître, il n'avait point connu le repos. Le bâton du pèlerin à la main, il avait parcouru le monde pour annoncer la « bonne nouvelle ». Ses forces s'étaient épuisées dans les voyages et le labeur ; et quand enfin, dans cette ville qui était la tête du monde, il avait édifié l'œuvre du Maître, le souffle embrasé du mal avait consumé cette œuvre. Et maintenant il fallait recommencer la lutte. Et quelle lutte ! D'un côté, César, le Sénat, le peuple, des légions étreignant d'un anneau de fer le monde entier, des villes innombrables, d'innombrables territoires, une puissance telle que jamais l'œil humain n'en avait contemplé de semblable, et de l'autre, lui, tellement courbé par l'âge et par la tâche, que ses mains branlantes avaient peine à soulever son bâton de voyageur.

Et il se disait que ce n'était point à lui à se mesurer avec le César de Rome, et que Christ seul pouvait accomplir cette œuvre.

© Les Belles Lettres

Toutes ces pensées se heurtaient dans sa tête, tandis qu'il écoutait les exhortations de la dernière poignée de fidèles. Et eux, l'entourant d'un cercle toujours plus étroit, lui répétaient d'une voix suppliante :

« Cache-toi, *Rabbi*, et sauve-nous de la puissance de la Bête ! »

Enfin, Linus inclina devant lui sa tête torturée :

« Maître, observa-t-il, le Sauveur t'a dit : "Pais mes agneaux !" Mais les agneaux ne sont plus, ou seront exterminés demain. Retourne là où tu pourras en retrouver. La parole divine est vivante encore à Jérusalem, à Antioche, à Éphèse et dans les autres cités. Pourquoi rester à Rome ? Si tu péris, tu achèveras ainsi le triomphe de la Bête. À Jean, le Seigneur n'a point marqué le terme de la vie ; Paul est citoyen romain et ils ne peuvent le frapper sans le juger. Mais si la force infernale s'abat sur toi, notre maître, alors ceux en qui déjà le cœur est ébranlé diront : "Qui donc est au-dessus de Néron ?" Tu es la pierre sur laquelle est édifiée l'Église de Dieu. Laisse-nous mourir, mais ne permets pas à l'Antéchrist d'être victorieux du vicaire de Dieu, et ne reviens pas avant que Dieu ait anéanti celui qui a fait couler le sang des victimes.

– Vois nos larmes », reprirent les autres.

Les pleurs baignaient le visage de Pierre. Il se redressa, étendit les mains au-dessus des fidèles agenouillés et dit :

« Que le nom du Seigneur soit glorifié, et que Sa volonté soit faite ! »

© Les Belles Lettres

CHAPITRE LXX

Le lendemain, à l'aube, deux sombres silhouettes cheminaient sur la voie Appienne vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était Nazaire, l'autre était l'apôtre Pierre qui abandonnait Rome et ses enfants que l'on y martyrisait.

À l'orient, le ciel revêtait déjà une teinte verdoyante qui, peu à peu, se bordait, très bas sur l'horizon, de safran toujours plus distinct.

Les arbres aux feuilles argentées, les blanches villas de marbre et les arches des aqueducs qui, à travers la plaine, descendaient vers la ville, émergeaient lentement de l'ombre. La nuance verte du ciel pâlissait peu à peu et se muait en or. Puis, l'orient se rosa et éclaira les montagnes Albaines, qui apparurent merveilleuses : liliales et comme entièrement formées de clarté. L'aurore se mirait aux gouttes de rosée frissonnant sur les feuilles. La brume se dissipait, découvrant de proche en proche l'étendue de la plaine, parsemée de maisons, de cimetières, de villages et de bouquets d'arbres où blanchissaient des colonnes de temples.

La route était déserte. Les campagnards qui portaient leurs légumes vers la ville n'avaient point encore attaché leurs chariots. Sur la chaussée de pierre, dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, et au milieu du calme, ne résonnait que le bois des sandales des deux pèlerins.

Enfin, le soleil émergea de la crête des monts, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'Apôtre. Il lui sembla que la sphère dorée, au lieu de s'élever dans les cieux, avait glissé du haut des montagnes et suivait le tracé de la route.

Pierre s'arrêta et dit :

« Vois-tu cette clarté qui s'avance vers nous ?

© Les Belles Lettres

– Je ne vois rien », répondit Nazaire.

Mais Pierre abrita ses yeux de sa main et, après un moment :

« Quelqu'un vient vers nous dans le rayonnement du soleil. »

Pourtant, aucun bruit de pas ne parvenait à leurs oreilles. Alentour, c'était le silence. Nazaire voyait seulement, dans le lointain, les arbres frissonner, comme agités par une main invisible, et la lumière, toujours plus ample, s'épandre sur la plaine.

Et il regarda l'Apôtre avec surprise.

« *Rabbi !* qu'as-tu donc ? » s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre, le bâton avait glissé sur le chemin ; ses yeux regardaient fixement devant lui ; sa bouche était entrouverte, et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement…

Il se jeta à genoux, les bras étendus. Et de ses lèvres jaillit :

« Christ ! Christ !… »

Et il s'abattit, le visage contre terre, comme s'il eût baisé des pieds invisibles.

Longtemps, le silence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots :

« *Quo vadis Domine ?…* »

Nazaire n'entendit point la réponse ; mais aux oreilles de l'Apôtre parvint une voix vague et douce, qui disait :

« Lorsque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome, pour qu'une fois encore on me crucifie !… »

L'Apôtre restait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un mouvement, sans un mot ; Nazaire croyait qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il était mort. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

Et comme le jeune garçon lui répétait comme un écho :

« *Quo vadis Domine ?…*

– À Rome », lui répondit doucement l'Apôtre.

Et il revint vers Rome.

Paul, Jean, Linus et tous les fidèles l'accueillirent avec surprise et avec d'autant plus d'anxiété qu'après son départ, les prétoriens, cherchant l'Apôtre, avaient cerné la maison de Myriam. Mais à toutes les questions des fidèles, Pierre répondait avec une joie paisible :

© Les Belles Lettres

« J'ai vu le Seigneur !… »

Le même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum pour y enseigner la parole de Dieu et baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie.

Dès lors, il y vint tous les jours, suivi de foules de plus en plus nombreuses. Il semblait que chaque larme de martyr fît naître de nouveaux adeptes, et que chaque gémissement dans l'arène eût un écho dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang ; Rome et tout l'univers païen déliraient. Mais ceux qui étaient las de crime et de démence, ceux dont la vie était faite d'infortune et d'immolation, tous les opprimés, tous les affligés, tous les déshérités, venaient écouter l'étrange histoire de ce Dieu qui par amour des hommes s'était laissé crucifier, et avait racheté leurs péchés.

Et, retrouvant un Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que le monde n'avait pu leur donner jusqu'ici : le bonheur par l'amour.

Et Pierre comprit que désormais ni César ni toutes ses légions ne pourraient plus écraser la Vérité vivante ; qu'elle ne serait submergée ni par les larmes ni par le sang, et qu'à présent commençait le triomphe. Il comprit pourquoi le Seigneur l'avait fait revenir sur ses pas : voici que déjà la cité d'orgueil, de crime, de débauche et de toute-puissance devenait sienne. Elle devenait la double capitale, d'où rayonnerait son pouvoir sur les corps et sur les âmes.

© Les Belles Lettres